NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 Nº 8 1959

Témoignages du Curé d'Ars

André THIRY (s.j.)

p. 798 - 810

https://www.nrt.be/es/articulos/temoignages-du-cure-d-ars-1930

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Témoignages du Curé d'Ars

Au matin du 4 août 1859, le Curé d'Ars rendait son âme à Dieu. Le vœu était accompli dont, un jour, il avait fait confidence : « Si un prêtre venait à mourir à force de peines et de travaux endurés pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce ne serait pas mal [1] ».

Cet anniversaire nous invite à renouveler notre conscience de la grâce du sacerdoce. Il permet, en effet, d'en percevoir les pures exigences dans la vie d'un pasteur qui fut tant prêtre que rien plus. Ce sera le but de ces lignes. Puisse le Curé d'Ars, qui goûtait si fort la lecture de la vie des saints, nous aider dans notre tâche ! Nous voudrions d'ailleurs avant tout l'entendre lui-même. « Sa parole avait de la soudaineté et du trait : il la décochait comme une flèche et toute son âme semblait partir et s'élancer avec elle », son âme sainte. De plus, son naturel mobile et nerveux lui a permis d'exprimer avec le même accent les deux faces de la vie sacerdotale. En le pastichant, on pourrait dire qu'il y eut en lui deux cris : le cri du désespoir et le cri de l'amour.

GRANDEUR DU SACERDOCE

Dès les débuts de son pastorat, une persuasion habite l'abbé Vianney : tout prêtre est engagé à un titre singulier et redoutable dans le mystère de la Rédemption du monde. Il est saisi, possédé, emporté par lui. Et la Passion du Christ n'appartient pas à la poussière du passé. « La Passion du Christ, dit le curé d'Ars, est comme un grand fleuve qui descend d'une montagne et qui ne s'épuise jamais ». Le temps de la grande épreuve n'est pas achevé où il faut laver sa robe et la blanchir dans le sang de l'Agneau (*Apoc.*, 7, 14). Le dessein rédempteur de la Sainte Trinité se poursuit visiblement dans l'Eglise qui est ce milieu, cet espace sacré où les hommes doivent se rassembler pour avoir accès aux profondeurs de Dieu.

---

1. On nous permettra de citer simplement entre guillemets les pensées de et sur le Curé d'Ars dont l'abbé Nodet s'est fait le diligent rapporteur dans *Jean-Marie Vianney, curé d'Ars. Sa pensée, son cœur*, Le Puy-Paris, et *Le Curé d'Ars sous la foi du serment*, Le Puy-Paris. Le lecteur averti mesurera sans peine ce que nous devons à ces excellents recueils.

La mission de l'Eglise est multiple. Il lui faut témoigner, annoncer la Parole de Dieu et susciter dans les cœurs l'adhésion et l'hommage de la foi. Ensuite, à ceux qui ont obéi à son appel et qui sont renés de l'eau et de l'Esprit Saint en s'agrégeant à son corps, il lui faut enseigner d'autorité la doctrine du salut, dispenser les sacrements des fidèles et conduire le peuple de Dieu à sa maturité spirituelle. Telle est l'œuvre que le Christ poursuit dans et par son Eglise jusqu'à ce que le nombre des saints soit complet. Mais l'Eglise ne peut s'acquitter de cette tâche sans le sacerdoce des évêques et des prêtres de second rang. La mission du salut repose sur eux. Le Curé d'Ars le sait; il sent la charge peser sur ses épaules. Lui aussi il a été envoyé. Au jour de son Ordination, l'Esprit est descendu sur lui et pour lui aussi valent les paroles qui ont marqué l'inauguration visible de l'apostolat du Seigneur :

> L'Esprit du Seigneur est sur moi
> parce qu'il m'a consacré par l'onction.
> Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres,
> annoncer aux captifs la délivrance
> et aux aveugles le retour à la vie,
> rendre la liberté aux opprimés,
> proclamer une année de grâce du Seigneur (Lc 4, 18-19).

C'est aux paroissiens d'Ars que lui, Jean-Marie Vianney, a été envoyé ; c'est à eux qu'il est débiteur du Christ. « Vous y trouverez, lui a-t-on dit, peu d'amour de Dieu; vous en mettrez ». La chose est aisée à dire. Mais à faire ? Cette perspective confond le nouveau curé. La grandeur du sacerdoce l'écrase. Comment a-t-il pu devenir prêtre, lui ? Lorsque le calice lui a été proposé comme aux fils de Zébédée, comment a-t-il eu l'audace, l'inconscience peut-être, de répondre avec eux : *possumus*? Il ne peut pas s'y habituer. « Si le prêtre était bien pénétré de la grandeur de son ministère, il pourrait à peine vivre ». Cette grandeur du prêtre, il la prêche fréquemment à ses ouailles, mais, ce faisant, il est clair qu'il se prêche lui-même : « Si nous n'avions pas le sacrement de l'Ordre, nous n'aurions pas Notre-Seigneur. Qui est-ce qui l'a mis là dans le tabernacle ? Le prêtre. Qui est-ce qui a reçu notre âme à son entrée dans la vie? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage ? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme pour la dernière fois dans le sang de Jésus-Christ ? Le prêtre, toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera pour lui rendre le calme et la paix ? Le prêtre encore ». A son tour, il illustre le thème traditionnel de la comparaison du prêtre et de l'ange : « Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais d'abord le prêtre avant de saluer l'ange. Celui-ci est l'ami de Dieu, mais le prêtre tient sa place ». Il ne craint pas les formules

les plus aiguës : « Sans le prêtre, la mort et la passion de Notre-Seigneur ne serviraient de rien ». « Là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion ». « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes ». Et de conclure : « Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel ».

Mais s'il est vrai que « ce sacrement (de l'Ordre) élève l'homme jusqu'à Dieu », quelle n'est pas la responsabilité de celui qui est ainsi élevé? « Oh! quand on pense que notre grand Dieu a daigné confier cela à des misérables comme nous ! » Sans doute, « on doit regarder le prêtre à l'autel et en chaire comme si c'était Dieu lui-même », mais alors quelle n'est pas l'exigence de sainteté d'une telle fonction !

La grâce du sacerdoce, le Curé d'Ars l'éprouve comme un appel à une totale désappropriation de lui-même. Il lui faut se renoncer lui-même pour revêtir Jésus-Christ ou bien, comme il dit, et cela revient au même, « être sans cesse enveloppé du Saint-Esprit comme de sa soutane ». Cette désappropriation s'impose à qui doit annoncer la Parole de Dieu et administrer les sacrements.

On est frappé aujourd'hui de la haute idée que le Curé d'Ars se faisait du service de la Parole de Dieu. C'est au sens le plus fort du terme qu'après saint Paul, il y voit une action proprement sacerdotale, une « hiérurgie », et qu'il se reconnaît en tremblant « prêtre de l'Evangile de Dieu » (Rm 15, 16). « Voyez, disait-il à son peuple, l'estime que Notre-Seigneur fait de la Parole de Dieu. A cette femme qui crie : 'Bienheureuses les mamelles qui vous ont nourri et les entrailles qui vous ont porté!', il répond : 'Combien plus heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique'. » Mais l'auditoire est souvent peu attentif. Aussi le Curé insiste : « Nous n'avons jamais pensé que nous commettions une espèce de sacrilège lorsque nous ne voulons pas profiter de cette Parole sainte ». Mais « Notre-Seigneur, qui est la Vérité même ne fait pas moins de cas de sa Parole que de son Corps. Je ne sais pas si c'est plus mal fait d'avoir des distractions pendant la messe que pendant les instructions ; je ne vois pas de différence. Pendant la messe, on laisse perdre les mérites de la mort et passion de Notre-Seigneur, et pendant les instructions, on laisse perdre sa Parole qui est lui-même ». Son peuple finira par comprendre, par éprouver combien est effilé le glaive de la Parole de Dieu. Il assistera à ses sermons « comme à la messe ».

Mais une telle conception de la Parole est souverainement exigeante pour qui se sait ignorant et pécheur. On ne s'étonne pas dès lors que le Curé d'Ars ressente en lui-même toutes les résistances que les prophètes jadis ont opposées à leur mission et que l'angoisse l'étreigne.

Le ministère des sacrements, lorsqu'il l'envisage, rehausse encore à ses yeux la grandeur et la difficulté de la tâche. Car il ne suffit pas au chrétien d'entendre la Parole et d'être éclairé sur le mystère de la vie et de la mort du Seigneur. Pour avoir part avec lui, il faut aller jusqu'à la fraction du Pain.

Avant même d'être assiégé dans son confessionnal et d'en devenir le prisonnier, le Curé d'Ars avait médité la grandeur et l'exigence du sacrement du Pardon. « On ne peut pas comprendre la bonté que Dieu a eue pour nous d'instituer ce grand sacrement de Pénitence ». « Quand le prêtre donne l'absolution, il ne faut penser qu'à une chose, c'est que le sang du Bon Dieu coule sur notre âme pour la laver, la purifier et la rendre aussi belle qu'elle était après le baptême ». « Il faut un grand miracle pour ressusciter une pauvre âme... un plus grand miracle que celui que fit Notre-Seigneur pour ressusciter Lazare ». Mais ce miracle devait s'opérer par ses mains et il se demandait où il puiserait l'audace de l'accomplir, où il trouverait un cœur assez large, assez vaillant pour porter le monde du péché. Où trouverait-il la force d'arracher les âmes à Satan et de sauver ce qui était perdu ?

Cependant pour le curé d'Ars le sacerdoce consistait d'abord dans l'offrande du Sacrifice de la Messe. Et ici il était comme anéanti. « Pour dire la Messe, il faudrait être un séraphin... ». « Toutes les bonnes œuvres réunies n'équivalent pas au Sacrifice de la Messe parce qu'elles sont les œuvres des hommes et la Sainte Messe est l'œuvre de Dieu. Le martyre n'est rien à comparaison : c'est le sacrifice que l'homme fait à Dieu de sa vie. La Messe est le sacrifice que Dieu fait pour l'homme de son corps et de son sang ». Et la splendeur même qu'il entrevoit en songeant au Sacrifice eucharistique est telle qu'il en vient spontanément aux exclamations : « Que c'est beau ! Après la consécration, Dieu est là, comme dans le ciel ! Si l'homme connaissait bien ce mystère, il en mourrait d'amour. Dieu nous ménage à cause de nos faiblesses ». La pensée de la communion sacramentelle le confond : « Ce qui nous jettera dans l'étonnement pendant toute l'éternité, c'est que nous, étant si misérables, ayons reçu un Dieu si grand ». « Jamais nous n'aurions pensé à demander à Dieu son propre Fils. Mais ce que l'homme ne peut pas dire ou ne pas concevoir, et qu'il n'eût jamais osé désirer, Dieu, dans son amour, l'a dit, l'a conçu, l'a exécuté. Eussions-nous jamais osé dire à Dieu de faire mourir son Fils pour nous, de nous donner sa chair à manger, son sang à boire ? » « Si Notre-Seigneur avait eu en vue notre dignité, il n'aurait jamais institué son beau sacrement d'amour, car personne au monde n'en est digne... » « Toute la vie du chrétien doit être une préparation à cette grande action ».

Cependant, dès qu'il redescend de ces hauteurs, le pauvre Curé se retrouve. Finalement c'est à lui qu'il revient de distribuer le pain de la Parole de Dieu et aux pécheurs réconciliés le pain de l'Eucharistie. A la place du Christ, par sa vertu, il lui appartient d'être dispensateur des mystères de Dieu. La sainteté à laquelle dès lors il est appelé le trouble et l'angoisse. Le fardeau des âmes l'oppresse et, toute sa vie, il sera tenté de le fuir. Car face à la pureté impérieusement requise pour le porter, il ne sent en lui et autour de lui que son péché, son impuissance devant le péché.

DANS LE MYSTERE DE L'AGONIE

Les accents avec lesquels le Curé d'Ars exprime et parfois crie son angoisse d'être prêtre ne peuvent pas ne pas émouvoir. Certes son caractère le prédisposait à une certaine anxiété. De plus au temps du romantisme les outrances verbales ne coûtaient guère. Cependant ses paroles vont si loin qu'on ne peut pas s'en débarrasser à si bon compte. Force est de respecter le jeu de la grâce et de la liberté dans cette âme.

La grandeur de son sacerdoce accable le Curé d'Ars parce qu'en lui-même il ne voit et ne sent que péché. Qu'est-il pour monter à l'autel sinon un homme aux lèvres et aux mains souillées ? Et ce peuple à qui il est livré pour jamais est aussi un peuple de pécheurs. Le péché l'enveloppe donc de toute part. Où qu'il regarde, il ne peut échapper à sa pesée. Il est plongé dans la profondeur du mystère de l'Agonie.

Il y a d'abord le poids de sa misère intérieure qui s'aggrave et s'accuse quand il pense à la sainteté de Dieu qui le réclame pour son ministre. « Que Dieu est bon de supporter mes immenses misères ! Dieu m'a fait cette grâce de miséricorde de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse m'appuyer : ni talent, ni science, ni force, ni vertu. Je ne découvre en moi quand je me considère que mes pauvres péchés. Encore le Bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir ». Ainsi son témoignage à travers les siècles rejoint-il celui de Pascal dans le *Mystère de Jésus* : « Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur ».

« Il n'y a que Dieu pour savoir ce qu'est le péché ». Dans son inexpérience première, il avait demandé la grâce de la lucidité, de se voir tel qu'il était devant la pureté du Très-Haut, mais il a reculé d'effroi : « Il faut bien demander au Bon Dieu de connaître sa misère, mais pas toute, car il y a de quoi mourir de frayeur. J'ai

demandé cette grâce au Bon Dieu de me faire connaître ma misère ; je ne pouvais plus y tenir. J'ai demandé au Bon Dieu de m'ôter un peu cette peine... ». Nous possédons une prière qu'il avait faite : « Oh ! Jésus, donnez-nous une sainte horreur de nos péchés, faites passer dans nos cœurs une goutte de cette amertume dont le vôtre fut inondé. Si nous ne pouvons effacer nos péchés par l'effusion de notre sang, faites du moins que nous puissions les pleurer ». Mais bientôt il a craint d'être exaucé avec excès. Il n'ose sonder l'abîme.

Cependant si fort que soit le sentiment de son propre péché, son angoisse s'accroît encore de son sentiment du monde pécheur, du monde passé tout entier sous la coupe de Satan. Prêtre, il est livré aux mains des pécheurs. « Il faut venir à Ars, dit-il, pour savoir quel mal le péché originel nous fait... » « Quand on pense à l'ingratitude de l'homme envers Dieu, on est tenté de s'en aller de l'autre côté des mers pour ne pas la voir ». « Non il n'y a rien de plus malheureux au monde qu'un prêtre ! A quoi passe-t-il sa vie ? A voir le Bon Dieu offensé. Le prêtre ne voit que ça ». « Il est toujours comme saint Pierre au prétoire. Il a toujours sous les yeux Notre-Seigneur insulté, méprisé, couvert d'opprobres... Oh ! Si j'avais su ce que c'était qu'un prêtre, au lieu d'aller au séminaire je me serais bien vite sauvé à la Trappe ! » « Ah ! que c'est effrayant d'être prêtre ! La confession ! Les sacrements ! Quelle charge ! Oh ! si on savait ce que c'est d'être prêtre, on s'enfuirait comme les saints dans le désert pour ne pas l'être !... On offense tant le Bon Dieu qu'on est tenté de demander la fin du monde ».

La présence obsédante du mal, on le voit, induit sans cesse le Curé d'Ars en tentation de fuite. Il est sans cesse tenté de redire lui aussi que ce calice passe loin de lui. Trois fois, son dessein connut même un début d'exécution. Et cependant il n'est pas lâche. « Je me lèverais bien tous les jours à minuit. Ce n'est pas la fatigue qui m'effraie ; je serais le plus heureux des prêtres si ce n'était pas cette pensée qu'il faut paraître au tribunal de Dieu comme curé ».

L'on comprend alors ces confidences navrantes qui ne disent d'ailleurs qu'un aspect de la vérité : « Vous êtes diacre, mon ami ? Quel bonheur vous avez. On est toujours prêtre trop tôt ». « Je crois que ma vocation était d'être berger toute ma vie ».

LA CROIX...

En dépit des tentations de fuite qui l'obséderont toute sa vie — peut-être même faut-il dire à cause d'elles — le Curé d'Ars remplit sa charge pastorale avec une telle perfection que son exemple

brille à jamais comme la lumière dont parle l'Evangile. Du sein de ses désespoirs jaillit en lui la flamme d'une espérance toute pure qui attendait tout, qui attendait Dieu de Dieu seul. La grâce suffit.

Pour lui permettre d'être en plénitude le prêtre de Dieu, cette grâce l'entraînera dans une suite d'efforts et de purifications dont il faut au moins rappeler l'essentiel.

Sa volonté le porta dès le début vers la pauvreté. Il était envoyé aux pauvres. Défiant des exégèses spirituelles qui exténuent le caractère concret de la pauvreté, il voulut se dépouiller de tout bien matériel pour parvenir à la totale liberté. La rigueur avec laquelle il vécut sa pauvreté de prêtre est bien connue. Ceux qui n'ont pas eu le bonheur de faire le pèlerinage d'Ars ont pu par la photographie se rendre compte du dénuement où il se renferma. Rien n'est plus apparenté à la grâce d'Assise. On sait d'ailleurs l'âpreté avec laquelle il défendait sa pauvreté et comment il exigea un jour de repêcher dans la poubelle une tasse ébréchée : « On ne pourra donc venir à bout d'avoir la pauvreté dans son ménage ».

Cette pauvreté auréola l'institution la plus chère à son cœur, la Providence. Directrices et enfants s'y confiaient totalement dans le Père des Cieux et faisaient les délices de leur fondateur. Les choses y allaient bien un peu « à la dévole ». Mais le saint Curé n'y prenait pas trop garde ; autre était son charisme.

Le détachement du Curé d'Ars lui permettait d'ailleurs d'être prodigue. Pour le culte d'abord, aux premières années de son ministère. « Il y a en Bresse, disait un marchand de Lyon, un petit curé qui semble ne rien avoir, qui achète plus que tous les autres, qui veut tout ce qu'il y a de plus beau et qui paie toujours comptant ». Plus tard quand il aura découvert l'œuvre des missions, le Curé la soutiendra avec munificence. De grandes sommes d'argent lui passeront dans les mains et il montrera dans leur maniement un esprit singulièrement alerte. Pour les œuvres, il ne craignait pas les « commerces extraordinaires » : dents, camail, légion d'honneur, tout était bon. « Je vendrais bien mon cadavre afin d'avoir de l'argent pour mes pauvres ».

La pauvreté personnelle lui donnait encore cette délicatesse dans l'accueil des malheureux qui ne peut venir que du cœur des saints. « Souvent nous croyons soulager un pauvre, et il se trouve que c'est Notre-Seigneur ». Sa pauvreté prend ainsi figure d'union personnelle avec le Christ. « Si les pauvres, disait-il, pouvaient bien concevoir combien leur état les approche près du Bon Dieu ». Pour lui il goûtait cette proximité : « Soyons heureux, mon ami, de manger le pain des pauvres ; ce sont les amis de Jésus-Christ. Il me semble que je suis là à la table de Notre-Seigneur ».

Cette pauvreté s'accompagnait de jeûnes et de pénitences extraordinaires. Il n'est nul besoin d'emboîter le pas à la légende toujours prompte en ces domaines, pour s'émerveiller de la violence du Curé d'Ars contre lui-même. Pour devenir l'homme de Dieu, il décida de s'astreindre à un régime de table, de sommeil et de pénitences afflictives qui nous transporte aux limites de la nature humaine. Quand on l'en reprenait, il s'excusait : « J'ai un bon cadavre ; je suis dur. Après que j'ai mangé n'importe quoi, que j'ai dormi deux heures, je peux recommencer ». Catherine Lassagne, témoin extraordinaire de cette existence, nous a donné des détails. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'il s'agit là des premières années : « J'avais bientôt préparé mon dîner. Je faisais trois « matefaims ». Pendant que je préparais le second, je mangeais le premier ; en faisant le troisième, je mangeais le second ; je mangeais le troisième en rangeant ma poële et mon feu. Je buvais un bassin d'eau et je m'en allais, et j'en avais pour deux ou trois jours ». Ainsi, selon le mot du vicaire général Courbon, voulait-il prendre le ciel par la famine.

Cependant ces pénitences répondaient avant tout à un dessein de préparation du ministère sacerdotal. Et c'est dans l'exercice même de son devoir d'état que sa volonté trouvait sa plus large carrière.

La prière du Curé d'Ars étonne à bien des égards. Mais notre époque qui souvent ne veut voir dans la prière que l'élan spontané de l'âme est trop tentée d'oublier la force de volonté, l'effort qui a sous-tendu cette prière pour assurer sa fidélité, sa continuité au long de la monotonie des jours. Le Curé d'Ars prosterné devant le Saint-Sacrement, cela fait une belle image. Et nous nous émerveillons de cette perpétuelle offrande sacerdotale. Mais il ne faudrait pas pour autant oublier la lutte que le Curé y soutenait, l'humble lutte contre le sommeil, la fatigue, l'ennui. Certes la prière du Curé d'Ars présente bien d'autres aspects, mais il y aurait illusion à oblitérer celui-là.

De même l'effort de l'abbé Vianney pour devenir le serviteur fidèle de la Parole de Dieu doit être considéré avec réalisme et franchise. Les échecs — relatifs — essuyés au séminaire donnaient au jeune prêtre le sentiment de la nécessité de l'étude. Des travaux récents permettent d'apprécier les incursions du Curé d'Ars dans les sermonnaires du XVIIIe siècle et son application obstinée durant des années à les piller. Ils disent aussi le nombre des veilles employées par le Curé à s'approprier de mémoire les fruits du pillage. Telle instruction de son propre aveu le retint plus de quinze jours. Sans doute, plus tard, il n'aura plus le temps de préparer minutieusement et il parlera d'abondance. Néanmoins l'abbé Nodet note que tous les soirs, même quand il avait confessé dix-sept heures, il prenait

un livre de spiritualité ou de théologie et il lisait dans son lit jusqu'à ce qu'il fût vaincu par le sommeil. Et le même auteur ajoute qu'il pouvait choisir. « On compte encore aujourd'hui quatre cents volumes dans sa bibliothèque... et combien ont disparu, car il les prêtait volontiers et même il les vendait quand ils avaient de la valeur. D'après les dates d'édition, on peut admettre qu'il a dû en acheter lui-même plus du quart [2] ». D'ailleurs il parlait plus souvent qu'à son tour aux conférences ecclésiastiques.

Cet effort du Curé d'Ars se double encore du courage avec lequel il entreprit de remédier aux défauts de ses paroissiens tels qu'il les voyait : profanation du dimanche et danses. On sait le combat qu'il eut à soutenir. Mais la Parole de Dieu le soulevait ; il ne pouvait pas mentir. D'avance, il acceptait toutes les conséquences de son intransigeante fidélité. Cette Parole, il ne craignit pas l'effort nécessaire pour la multiplier. On a compté les milliers de fois qu'il est monté en chaire pour les sermons, les instructions, les catéchismes. La grandeur de sa mission le poussait impérieusement. Un temps viendra où vieilli, édenté, on ne le comprendra presque plus, mais ses cris, ses larmes, la vivacité de son visage et de son regard continueront à proclamer l'Evangile du salut.

Tout ce dévouement pastoral dont nous ne pouvons ici que rappeler les expressions les plus saillantes trouve son point culminant dans le ministère du sacrement de pénitence. Ce fut le charisme du Curé d'Ars d'être un exceptionnel ministre des pardons divins. Aujourd'hui nous en voyons surtout l'éclat. Il ne faudrait pas en oublier le prix. Le mot de martyre du confessionnal qu'on a prononcé n'est pas trop fort. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler l'horaire du Curé dès que le grand pèlerinage eût commencé. Il fut dès lors la victime consentante d'une réelle persécution. On a parlé de quinze et parfois de dix-sept heures de confessionnal. Le poids du péché écrasait le pauvre prêtre, mais il ne pouvait pas refuser ses mains, consacrées par l'onction, à la miséricorde divine. « Qu'est-ce que nos péchés si nous les comparons à la miséricorde de Dieu ? » Il avait saisi que c'était sa vocation particulière. « Je ne sais pas si c'est réellement une voix que j'ai entendue, ou si c'est un rêve : mais quoi qu'il en soit, cela m'a réveillé. Cette voix m'a dit qu'arracher une âme au péché est plus agréable au Bon Dieu que tous les sacrifices. J'étais alors dans toutes mes résolutions de pénitence ».

Cependant toute cette ascèse volontaire et réfléchie du Curé d'Ars aurait tourné court si elle n'avait été accompagnée de purifications proprement passives. L'abbé Vianney n'ignorait pas qu'en chacun de nous, c'est la source même de nos actes et de nos aspirations qui doit être purifiée et que nous ne pouvons avoir un cœur pur qu'à

2. B. Nodet, *Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars*, p. 18.

la condition de le recevoir, recréé, d'en-haut. Ce qui fit en lui le prêtre que nous vénérons, au-delà de la tension de son effort et de ses décisions personnelles, ce furent toutes les résistances qu'il éprouva sans les avoir voulues, tout ce qui survint en lui sans lui et à quoi il ne cessa jamais de consentir pour être moins indigne de son sacerdoce.

Les interventions diaboliques retiennent ici l'attention en premier lieu à cause de leur caractère extraordinaire et tapageur. Et nous savons de combien de nuits le Curé sortit meurtri. Mais nous savons aussi qu'elles ne furent que l'envers du combat spirituel qu'il livrait à Satan dans le cœur des siens.

Le Curé d'Ars a souffert davantage de l'indifférence des âmes ; il a souffert de leurs résistances à la grâce, de leurs faiblesses, de leurs lâchetés. « Je ne comprends pas qu'on puisse offenser Dieu ». « On entend une petite messe par respect humain ou par routine, on y assiste avec un esprit dissipé, sans dévotion et sans prière, trouvant toujours l'office trop long et redoutant que le ministre sacré ne monte en chaire pour adresser au peuple quelques mots d'exhortation, tant on a hâte de courir à son trafic, à son négoce, à ses divertissements, à ses plaisirs mondains, dans les cafés et les cabarets ». « Il y en a qui ont l'air de dire au Bon Dieu : « Je m'en vais vous dire deux mots pour me débarrasser de vous ». « Hélas ! chacun suit, non sa vocation, mais la pente de ses passions ».

Le Curé y va à l'occasion d'un petit tableau de mœurs : « Combien y en a-t-il qui, pendant que le prêtre prêche, se mettent bien à l'aise sur leur chaise pour dormir, ou qui rient, qui parlent, qui se moquent ». « J'ai remarqué qu'il n'y avait pas de moment où l'on ait plus envie de dormir que pendant les instructions ».

Il ne craint pas à l'occasion de se plaindre à haute voix : « Je sais bien que vous ne ferez rien ou presque rien de ce que je viens de vous enseigner ». « Si je n'avais pas été prêtre, je n'aurais jamais su ce que c'était que le péché ».

A cette indifférence des paroissiens, des fidèles, qui blesse son cœur sacerdotal et qui le libère aussi des tentations de la vaine gloire et de la suffisance, il faut ajouter les accusations dont le Curé d'Ars fut victime dans les premiers temps. Il faut ajouter surtout l'incompréhension dont il fut l'objet de la part de certains confrères dans le sacerdoce. « Mon ami, des dénonciations, il y en a haut comme ça contre moi à l'évêché... Pour voir ce qui se passait ici, l'évêque m'a envoyé des vicaires généraux, des supérieurs de congrégations... ». Tout n'est pas clair dans ces histoires où la jalousie, le faux zèle, la cécité spirituelle le disputèrent à des maladresses et des inquiétudes respectables. Il serait bien pharisien aujourd'hui de s'étonner de ces réactions et davantage encore de condamner. La

lucidité rétrospective est trop facile. Cela dit, il faut mesurer la peine du pauvre Curé qui sentait autour de lui cette méfiance souvent assaisonnée de moqueries et d'accusations. « Si le Bon Dieu m'avait fait voir d'avance ce que je devais souffrir à Ars, je serais mort de chagrin ».

Il n'est pas jusqu'aux collaborateurs qui lui furent donnés par l'autorité qui ne lui furent à certaines heures une croix très pénible. Sans le vouloir, Monsieur Raymond, qui fut son auxiliaire durant de nombreuses années, mit à rude épreuve le naturel impatient du Curé. Celui-ci lui montra toujours les plus grands égards et le défendit noblement lorsqu'il fut attaqué. Mais dans son épuisement, telle confidence douloureuse lui échappa qu'il faut peser : « Si je n'avais pas eu cette épreuve, je n'aurais pas su si j'aimais le Bon Dieu ».

La transformation de « sa » Providence que son évêque crut devoir lui demander fut peut-être le plus cruel des dépouillements qu'il eut à consentir. Il aimait « sa » Providence, telle qu'elle était ; il avait façonné le cœur de celles qui la dirigaient ; il affectionnait les enfants qu'il y avait recueillies ; il appuyait sa confiance sur leur prière ; il savait quelles bénédictions miraculeuses le Père des Cieux avait répandues sur l'œuvre. Néanmoins il se soumit dans la nuit : « Je pense que Monseigneur voit la volonté de Dieu en cela, mais j'avoue que je ne la vois pas ».

Comment ne pas se rappeler alors la plainte du Curé : « J'ai été calomnié, bien contredit, bien bousculé. Oh ! j'avais des croix, j'en avais presque plus que je n'en pouvais porter ».

Il resterait à parler des épreuves qui l'atteignirent dans sa vie de prière la plus personnelle. Son extrême discrétion ne permet guère d'être prolixe. Son confesseur a bien parlé des graves peines intérieures qu'il éprouva. Lui-même a parfois parlé de désert, d'absence totale de consolation et même de dégoût de la prière. Il reste que la souffrance qui l'étreignit davantage provenait de la tentation presque continue de désespoir. On retrouve sur ses lèvres les suppositions impossibles auxquelles ont recouru les mystiques depuis saint Paul : « Mon Dieu, j'accepte d'être damné si c'est là votre désir, à condition que je fasse au moins pendant cette vie un peu votre sainte volonté ».

LA GLOIRE DE DIEU

S'il a vécu jusqu'à l'angoisse et jusqu'à l'anéantissement la misère de l'homme devant Dieu et son indignité à remplir la charge sacerdotale, le Curé d'Ars a pressenti plus que d'autres la masse éternelle de gloire qu'au-delà de toute mesure la tribulation prépare ici-bas (2 Co 4, 17). Dans la nuit de la foi où il s'épuise dans une expli-

cation harassante avec le péché et le pécheur, la gloire de Dieu rayonne secrètement. La force de Dieu habite sa faiblesse. Il ne peut pas le nier lui-même et, dans sa confusion, il cherche des excuses : « Le Bon Dieu m'a choisi pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux pécheurs parce que je suis le plus ignorant et le plus misérable de tous les prêtres. S'il y avait dans le diocèse un prêtre plus ignorant et plus misérable que moi, Dieu l'aurait pris de préférence ».

« Celui qui a brillé dans son cœur pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu qui est sur la face du Christ » (2 Co 4, 5) ne le quitte jamais. Cette présence de Dieu à la fine pointe de l'âme lui assure malgré tous les conflits la paix et la joie du Saint-Esprit. C'est ce bonheur qu'il voudrait communiquer : « Si nous savions comme Notre-Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés... C'est si beau la charité ! C'est un écoulement du Cœur de Jésus qui est tout amour... Le seul bonheur que nous ayons sur la terre, c'est d'aimer Dieu et de savoir que Dieu nous aime ».

Certes il ne s'agit pas là de ce que les hommes appellent le plus souvent le bonheur et qu'ils confondent avec le plaisir, le divertissement, l'évasion. « Les trois actes de foi, d'espérance et de charité renferment tout le bonheur de l'homme sur la terre », mais l'homme n'en sait rien. Car il craint l'effort et la souffrance. Le Curé d'Ars lui apprend que c'est au cœur même de l'effort, dans le vide que creuse en nous la souffrance, que naît le bonheur chrétien.

« Qu'il est consolant de souffrir sous les yeux de Dieu et de pouvoir se dire le soir dans son examen : Allons, mon âme, tu as eu aujourd'hui deux ou trois heures de ressemblance avec Jésus-Christ. Tu as été flagellée, couronnée d'épines, crucifiée avec lui ».

Le sacerdoce assumé en plénitude aura été à la fois son tourment et son indicible joie : « Le sacerdoce est une charge si lourde que si le prêtre n'avait pas la consolation et le bonheur de célébrer la Sainte Messe, il ne pourrait pas la supporter ». Ce bonheur lui est donné : « Le prêtre doit avoir la même joie que les apôtres en voyant Notre-Seigneur qu'il tient entre ses mains ». Au vrai, il « ne se repose que deux fois par jour : à l'autel et en chaire ». Le confessionnal lui-même ajoute à sa joie profonde. Il participe à la joie du Père qui est dans les cieux et dont « le plus grand plaisir est de nous pardonner ». La foule des pèlerins comme autrefois la foule de Palestine « se jette sur lui », mais plus ils sont nombreux, dit-il, et plus il est heureux.

La prière qui baigne toute sa vie lui est un accès toujours ouvert à l'amour de son Dieu et il s'y enfonce. « Dans cette union intime, **Dieu et l'âme sont comme deux morceaux de cire fondus ensemble** ».

« Il faut, quand on prie, ouvrir son cœur à Dieu comme le poisson quand il voit venir la vague ». C'est ce qu'il fait : « Il dirige droit au cœur de Dieu le regard de son âme ». Comment s'étonner alors de l'accent de son amour :

« Je vous aime, ô mon Dieu, et mon seul désir est de vous aimer jusqu'au dernier soupir de ma vie. Je vous aime, ô mon Dieu, infiniment aimable, et j'aime mieux mourir en vous aimant que de vivre un seul instant sans vous aimer. Je vous aime, Seigneur, et la seule grâce que je vous demande, c'est de vous aimer éternellement ».

L'amour de Dieu déborde de toutes parts de son cœur « liquide ». C'est le grand trésor qu'il veut communiquer à son peuple et qu'il lui communique effectivement : « Si nous comprenions tout le bonheur d'une âme enflammée d'amour du Bon Dieu ; si nous pouvions goûter combien il est doux de marcher toujours en sa présence, de nous sentir sous son regard, de nous laisser conduire par la main, nous penserions toujours à lui, nous ne pourrions pas faire autrement, ce serait notre plus grand bonheur de chaque jour ». « Dans l'amour de Dieu, nous trouverons notre paix, notre perfection, notre mérite, notre gloire, notre bonheur pour ce monde et pour l'autre ».

Il est avéré que le Curé d'Ars parlait souvent à son peuple de l'amour de Dieu et du bonheur du ciel. Il est certain qu'en cette voie, son expérience autorisait la plus grande audace : « Je pense souvent que même quand il n'y aurait pas d'autre vie, ce serait un assez grand bonheur d'aimer Dieu dans celle-ci ; de le servir et de pouvoir faire quelque chose pour sa gloire ».

« Mon Dieu, qu'aimerons-nous donc si nous n'aimons pas l'Amour ? »

Eegenhoven-Louvain A. THIRY, S. J.
95, Chaussée de Mont-Saint-Jean.